

Ma guerre Ceux qui tuent et ceux qui aident

Guillaume Potvin

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90122ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, G. (2019). Compte rendu de [Ma guerre : ceux qui tuent et ceux qui aident]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 37–37.

Ma guerre

Ceux qui tuent et ceux qui aident

GUILLAUME POTVIN

«**Non seulement** tu peux, mais tu dois tuer. C'est ce que mon évêque m'a dit», entend-on un soldat affirmer dans une des premières scènes de *Ma guerre*, le plus récent film de Julien Fréchette. La remarque provocante est toutefois immédiatement réfutée par un autre soldat qui rappelle ce que la Bible stipule clairement : «Tu ne tueras point.» La table est mise. Nous avons affaire à une nouvelle espèce de combattants; bien qu'ils partagent le même ennemi, leurs idéologies ne pourraient être plus différentes les unes des autres.

Si les médias accordent beaucoup d'attention aux étrangers radicalisés recrutés par l'État islamique, le cas des combattants étrangers qui s'enrôlent volontairement dans la lutte contre cette organisation terroriste demeure plus énigmatique. *Ma guerre* présente les expériences de quatre de ces combattants bénévoles : Hanna Bohman, civile canadienne postée au Kurdistan syrien parmi les Unités de protection de la femme (YPJ); Olivier, alias Wali, ex-militaire québécois engagé dans les Lions de Rojava au Kurdistan irakien tout comme Rebaz, ex-militaire de l'Alaska; et Thierry, l'aîné du groupe, un Français cyniquement pensif. Bien que certains reconnaîtront Wali et Hanna en raison de leurs passages respectifs à *Tout le monde en parle* et aux *Francs-tireurs* en 2015, les voir en action, sur le terrain et bien souvent en mode d'autoreprésentation à la manière d'un vlogue, nous les révèle sous un tout autre jour.

Ils nous donnent un aperçu de ce à quoi peuvent ressembler leur séjour – le mot n'est pas anodin : en s'adressant à une potentielle recrue québécoise, Wali décrit l'expérience qui l'attend en disant que «ça ressemble à un voyage *backpack* en Europe, sauf que de temps en temps tu va tirer sur du monde.» – non pas d'aide humanitaire, mais d'aide militaire. Pourtant, leur volonté de prendre les armes est, somme toute, rarement comblée.

Car Fréchette saisit bien le rythme de vie de ces soldats : cette guerre, c'est surtout l'attente. L'attente des prochains ordres, de la prochaine offensive, de la prochaine attaque ennemie. L'attente d'avoir quelque chose à faire pour se rendre utile. Un moment révélateur capte la fébrilité d'une occasion d'agir en bienfaiteur : lorsque des Arabes irakiens viennent se réfugier à leur campement, les forces kurdes les isolent car ils les soupçonnent d'être des membres de Daech. Wali, qui a tenu jusqu'à maintenant un discours prônant le combat armé comme but ultime de son engagement, profite de cette occasion pour donner du jus

et offrir de la nourriture à ces réfugiés que les Kurdes refusent de nourrir. C'est un des nombreux moments du film qui nous force à réévaluer notre perception des personnages, à confronter leurs actions à leur discours. Car ces individus parlent beaucoup; ils s'adressent à leurs caméras personnelles, à Julien Fréchette, et philosophent entre eux avec une franchise déconcertante. «Ici, c'est des grands enfants, c'est un pays merveilleux où tout est possible, où tout est autorisé et rien n'est interdit.»; ce sont de telles phrases qui dessinent les motivations, les convictions et les paradoxes de ces combattants étrangers.

Ainsi se révèle une des significations du titre *Ma guerre*. Tel l'entête d'une page d'album photos ou d'un *scrapbook* souvenir : «Ma guerre», celle que j'ai vécue, celle que j'ai choisie, *mon* expérience de la guerre. Lors de son passage à *Tout le monde en parle*, Wali expliquait que le motif principal de ses séjours au Kurdistan était celui d'un documentariste et que sa caméra était son arme la plus puissante dans cette guerre des images. Mais *Ma guerre* révèle le paradoxe inhérent de ces propos : la caméra que braque Wali sur les situations dont il est témoin est fixée sur le canon de son fusil d'assaut.

Peu de témoignages sont aussi uniques et révélateurs de la dimension humaine des conflits au Moyen-Orient que ceux offerts dans plusieurs documentaires de l'ONF des dernières années. Pensons, entre autres, à *Ouighours, prisonniers de l'absurde* (Patricio Henríquez, 2014), *Un journaliste au front* (Santiago Bertolino, 2016) et *Gulistan, terre de roses* (Zaynê Akyol, 2016), qui explicitent tous la complexité grandissante des enjeux géopolitiques de cette région en dressant le portrait des acteurs méconnus et des victimes négligées de ces conflits. *Ma guerre* vient rajouter une perspective de plus à cette série absolument nécessaire. ▲

Origine : Québec [Canada]

Année : 2018

Durée : 1 h 38

Réal. : Julien Fréchette

Scén. : Julien Fréchette

Images : Arnaud Bouquet, Sylvestre Guidi

Mont. : Aube Foglia

Mus. : Serge Nakauchi Pelletier

Son : Julien Fréchette

Avec : Olivier alias Wali, Hannah Bohman, Thierry Pailler, Rebazy Bakur

Prod(s). : Colette Loumède

Dist. : ONF

Une nouvelle espèce de combattant

